



*Cendrillon*

LA BIOGRAPHIE AUTORISÉE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Guay, Daniel, 1981-

Cendrillon : la biographie autorisée

ISBN 978-2-89585-404-3

1. Cendrillon (Personnage légendaire) - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8613.U26C46 2013 C843'.6 C2013-940884-3

PS9613.U26C46 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : Pavel Volkov, 123RF

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

DANIEL GUAY

*Cendrillon*

LA BIOGRAPHIE **AUTORISÉE**



LES ÉDITEURS RÉUNIS



## PRÉFACE

Je fis la rencontre de Cendrillon lors d'un séjour prolongé à Florence durant lequel je me documentais au sujet de Laurent de Médicis, dit aussi Laurent le Magnifique. Je préparais une biographie de ce célèbre homme d'État florentin décédé un peu plus de deux siècles auparavant. J'épluchais de vieux documents de la bibliothèque Laurentienne lorsqu'une femme d'une quarantaine d'années vint interrompre mon travail. D'abord agacé, je rectifiai mon attitude dès qu'elle s'adressa à moi en français, ce qu'elle remarqua aussitôt. «N'est-il pas agréable de s'entretenir dans notre langue d'origine lorsque nous sommes à l'étranger?» m'avait-elle dit. Grande et mince, elle avait de longs cheveux bruns tressés jusque dans le bas du dos. Elle possédait une certaine beauté qu'elle avait eu la mauvaise idée de dissimuler sous un maquillage trop présent. Après un bref examen physique, je m'attardai à son accent particulier. Elle n'était pas française. Je lui ai demandé si elle était originaire du duché de Savoie et elle me complimenta aussitôt pour ma perspicacité. Nous échangeâmes quelques politesses, puis je lui demandai pour quelle raison elle souhaitait s'entretenir avec moi. Apparemment, un bibliothécaire l'avait informée qu'un écrivain français préparait la biographie de Laurent de Médicis. Cela n'expliquait pas la raison de cet entretien impromptu.

«J'aimerais vous présenter ma demi-sœur», me dit la dame dont j'ignorais toujours le nom. Alors que je la suivais à l'extérieur du bâtiment, elle me confia s'appeler Anastasie Bocquet. Ce nom ne m'évoquait rien de particulier. Il me déplaisait de quitter l'enceinte du monastère San Lorenzo qui abritait la bibliothèque Laurentienne, mais j'étais intrigué par tous ces mystères. «Ma demi-sœur est quelqu'un de très particulier, me dit Anastasie. Une fois que vous aurez fait sa connaissance, vous n'aurez plus aucun intérêt pour Laurent de Médicis.» J'étais loin d'en être convaincu.

Sur un simple banc de pierre, une dame d'une beauté surprenante nous attendait. Son élégance ne requérait aucun artifice autre que sa chevelure blonde qui encadrait parfaitement son visage. Âgée d'environ quarante ans, elle me devançait d'une dizaine d'années. Je ne pouvais pourtant pas ignorer son charme naturel. «J'ai entendu dire le plus grand bien de votre travail», me dit-elle en m'invitant à m'asseoir. Il me paraissait évident qu'elle ignorait tout de mes écrits, mais elle était si courtoise que je n'osai pas lui en faire la remarque. D'autre part, Anastasie avait su éveiller ma curiosité et j'étais impatient de connaître l'identité de sa demi-sœur. Elle me dit s'appeler Lucette Bocquet, ce qui créa en moi une déception qu'elle ne manqua pas de remarquer. On m'avait laissé croire qu'une personne célèbre souhaitait recourir à mes services de biographe et le nom de l'inconnue n'éveillait absolument rien chez moi. «Je suis mieux connue sous le nom de Cendrillon», ajouta-t-elle avec une pointe d'amusement.

Il y avait déjà une dizaine d'années que Charles Perrault avait écrit *Cendrillon ou la petite pantoufle de verre*. Ce conte avait rapidement fait le tour de l'Europe et plusieurs considéraient

Cendrillon comme une pure fiction. Les Savoisiens, les Italiens et une partie des Français, surtout au sud, n'avaient cependant pas oublié cette princesse du peuple qui avait régné durant un temps aux côtés du duc de Savoie, aussi connu comme le prince de Piémont. L'annonce de leur divorce avait semé un grand trouble dans le duché de Savoie, dont la population était majoritairement catholique. Je me souvenais d'avoir lu quelque chose à ce sujet plusieurs années auparavant.

Il me fallut plusieurs secondes avant d'assimiler l'information. Je savais pertinemment que Cendrillon avait réellement régné sur le duché de Savoie et pourtant je n'arrivais pas à dissocier ce nom du conte brillamment livré par Charles Perrault. Comme elle attendait une réaction de ma part, je m'entendis prononcer la phrase la plus stupide que j'aurais pu imaginer : « Voyagez-vous toujours en citrouille ? » Je regrettai ces mots aussitôt qu'ils sortirent de ma bouche. À mon grand soulagement, Cendrillon fut très amusée par la remarque, tandis qu'Anastasie me lançait un regard de reproche. « On ne s'adresse pas ainsi à une princesse. » Contrairement à ce qu'en disait Perrault, elle veillait farouchement sur sa demi-sœur, sans la moindre malice apparente.

Lors de ce premier entretien, Cendrillon s'intéressa de près à la biographie que je préparais sur Laurent de Médicis. Je devinais ses véritables intentions, qui étaient d'analyser la qualité de mon travail. Comme elle souhaitait jeter un œil à mes premières notes, je lui proposai de la rencontrer le lendemain. Elle me rejoignit à la bibliothèque Laurentienne, toujours en compagnie d'Anastasie. Je comprenais que je serais peut-être un jour appelé à rédiger la biographie de la célèbre princesse

et des questions jaillissaient les unes après les autres dans ma tête. Il n'était cependant pas convenable d'y laisser cours immédiatement.

Durant notre second entretien, Cendrillon me fit quelques remarques sur la façon dont je comptais aborder la vie du plus célèbre des Médicis. Ses réflexions étaient étonnamment justes. Des années plus tard, j'ai découvert le grand intérêt de la princesse pour les livres et la culture en général.

Il fallut près de deux ans avant que Cendrillon entre de nouveau en contact avec moi par l'entremise d'une lettre. La biographie de Laurent de Médicis venait de paraître et la princesse s'en était procuré un exemplaire. Elle me félicitait pour mon travail, sans pour autant se gêner pour malmener certains aspects du livre. J'en étais encore à mes débuts et j'acceptais très difficilement la critique. Je savais que Cendrillon évaluait la possibilité d'une biographie dont je serais l'auteur, mais mon orgueil me poussa à ignorer cette occasion. Je commençai tout de même à me documenter de temps à autre sur le duc de Savoie et sa descendance. Ce que je découvris m'étonna au plus haut point et je compris que l'histoire de la princesse était beaucoup plus intéressante et complexe que ce que laissait entrevoir le conte de Perrault.

Au cours des années suivantes, j'échangeai quelques lettres avec la princesse, à raison de deux ou trois par année. Le désir de transmettre au monde sa véritable histoire grandissait en moi, ce que je lui confiai officiellement par écrit. Comme la réponse tardait à venir, je crus qu'elle rejetait ma requête. J'appris quelques mois plus tard qu'elle avait vécu plusieurs deuils, ce qui l'avait poussée à mettre un terme à ses voyages pour regagner



le duché de Savoie. Quoi qu'il en soit, elle souhaitait que je lui rende visite à son manoir pour m'entretenir d'une importante affaire. J'étais en route pour le duché de Savoie avant la nuit.

La demeure de Cendrillon était très imposante et cependant composée de lignes simples. En cognant à la porte, je m'attendais à voir un domestique venir m'ouvrir, mais ce fut Anastasie qui m'accueillit. Elle passa mon manteau à un domestique et m'invita à patienter dans un somptueux salon. Dès qu'elle me laissa seul, je m'approchai du meuble vitré situé au cœur de la pièce. Je ne m'attendais pas à poser les yeux sur une pantoufle de verre ; LA pantoufle de verre. J'avais toujours cru qu'il s'agissait d'une invention de Perrault pour enrichir la magie de son conte.

«N'est-elle pas merveilleuse?» Cendrillon s'était glissée silencieusement dans la pièce, vraisemblablement pour guetter ma réaction. Je compris qu'elle avait un certain penchant pour la mise en scène. Elle s'était soigneusement préparée à mon arrivée et elle avait su me mettre dans l'ambiance avec un accessoire finement sélectionné. Je vins m'asseoir près d'elle en lui demandant si une fée marraine lui avait réellement donné ces pantoufles extraordinaires. La question la fit sourire, puis elle entreprit de me faire la leçon. «Un écrivain ne commence-t-il pas toujours par le début de l'histoire? *Laurent de Médicis est né en mil quatre cent quarante-neuf...*» Elle cherchait à garder le contrôle, ce qui n'était pas de bon augure pour une éventuelle collaboration. Certes, je souhaitais écrire sa vie, mais à la seule condition qu'elle s'ouvre entièrement à moi. Elle devait tout me dire, et ce serait à moi d'assembler les pièces du casse-tête.

Durant le mois qui suivit, je me rendis dans le Piémont. Pour établir un portrait objectif de sa vie, Cendrillon devait inciter tous les membres de sa famille à se confier : sa belle-mère, d'un âge très avancé, ses demi-sœurs, et même le duc de Savoie. «Je ne peux rien promettre en ce qui le concerne», m'avait-elle dit avec une pointe d'exaspération.

Le Palais royal du duc de Savoie, situé à Turin, brillait par son architecture baroque. «Je n'ai jamais apprécié cette surcharge décorative», me confia Cendrillon. Il était impossible d'entrer dans son enceinte sans être interpellé par un garde. À ma grande surprise, obtenir un entretien avec le duc Victor-Amédée II fut plutôt facile. Dès qu'on lui apprit qu'un auteur français souhaitait coucher sur le papier l'histoire de Cendrillon, il accepta de me voir.

Dans un bureau fourmillant de conseillers, le duc jetait sur moi un regard inquisiteur, comme s'il cherchait à lire en moi. Je fus soulagé lorsqu'il prit enfin la parole : «On me dit que vous souhaitez rédiger la biographie de Cendrillon.» Il était impassible. Il m'était impossible de deviner s'il était pour ou contre ce projet. Mon unique atout était de révéler toute la vérité. Je lui relatai rapidement comment j'étais entré en contact avec son ex-épouse et je lui expliquai l'importance d'obtenir les témoignages de son entourage. À quelques reprises durant mon exposé, le visage du duc se durcit. J'ignorais qu'il interdisait à la cour d'identifier Cendrillon comme étant son ex-épouse. Leur mariage avait été invalidé officiellement par l'Église catholique et il se montrait très strict sur ce point. Ma bévue aurait pu nuire de façon importante au projet, mais le duc était conscient qu'un pauvre écrivain ne pouvait connaître tous les usages de la cour.

«Vous aurez ma réponse dans trois jours», avait-il dit en faisant signe aux gardes de m'escorter jusqu'à la sortie. Plus tard, il m'expliqua qu'il devait examiner cette affaire avec ses conseillers. La biographie de Cendrillon risquait d'avoir des répercussions sur son image et le duc ne voulait pas raviver les tensions que son divorce avait créées au sein du peuple.

Victor-Amédée II demanda à me voir deux jours plus tard. Il n'avait toujours pas de réponse à me donner. J'étais fasciné par l'ambivalence qui l'habitait. Il souhaitait apparemment accorder son appui à l'écriture du livre, mais ses devoirs d'homme d'État l'obligeaient à se montrer prudent. Il me confia qu'il regrettait la façon dont tout s'était terminé avec Cendrillon et que donner son aval pour ce projet serait en quelque sorte une façon de se faire pardonner. Au bout de onze jours et quatre rencontres, il me donna enfin sa bénédiction. «Je répondrai franchement à vos questions, dit-il, ou je me contenterai de me taire.» Le duc se montra bientôt bien plus loquace que ce qu'il avait prévu au départ. À partir de ce jour, et pour l'année à suivre, mon temps fut partagé entre le Piémont et le duché de Savoie.

Lorsque j'ai demandé à Cendrillon pour quelle raison elle souhaitait que j'écrive sa biographie, elle prit le temps de réfléchir avant de répondre. «Donner l'autorisation à Charles Perrault d'écrire un conte était une erreur. Après ma déception amoureuse, je souhaitais redonner espoir aux jeunes filles en altérant ma propre histoire. Je réalise aujourd'hui l'impact de ce choix. Il est dangereux d'abuser des contes, car la vraie vie ne réserve pas toujours une fin aussi heureuse. Ces histoires déforment la réalité et créent des rêves impossibles à atteindre. Les

## *Cendrillon*

jeunes filles cherchent à vivre cette illusion sans se douter de ce qui les attend vraiment après le *Et ils vécutent heureux...* »

Voilà ce que je tente d'exposer dans ce livre. La vérité toute nue et sans appareil. Le lecteur sera seul juge de ma réussite. Plusieurs dénonceront cette franchise et seront incapables de reconnaître les faits. Pour plusieurs, le conte de Charles Perrault fait figure de bible et il est condamnable de contredire ses écrits. Qu'advierait-il si l'on découvrait que la belle-mère de Cendrillon n'était pas aussi machiavélique qu'on l'a toujours laissé croire ? C'est tout à fait l'essence de cet ouvrage.

Cendrillon est célèbre pour un carrosse, un bal et sa légendaire pantoufle de verre. Sa véritable histoire est cependant plus complexe et, sur bien des points, beaucoup plus intéressante. Cette fille de marchand traversa une enfance inégale avant de se hisser dans les plus hautes sphères de la société en épousant le duc de Savoie. Elle connaîtra le bonheur du luxe et de la famille, puis sera brutalement ramenée à la dure réalité dont ne parlent jamais les contes de fées. Son parcours est indubitablement marqué par ses ennemis, mais aussi par d'improbables alliés. Et comme pour toutes les princesses, son histoire commence par *Il était une fois...*

## CHAPITRE 1

# *Marie et Pandolfe*

### ***La belle et le commerçant***

Pandolfe Bocquet vint au monde sur la ferme familiale dans un modeste village du duché de Savoie. Septième enfant de la famille, il fut précédé par quatre frères et deux sœurs. Les parents du jeune fermier remarquèrent rapidement qu'il était plus chétif que ses frères. Malgré tout le mal qu'il se donnait pour accomplir ses corvées, il était loin d'égaliser les autres garçons. Lorsque j'interrogeai Cendrillon à ce sujet, elle se souvenait très bien des propos de son père concernant sa famille. «Il disait n'avoir jamais trouvé sa place au sein de la ferme. Il était un champion pour se lever tôt, mais il détestait l'effort physique. Mon père était plutôt un intellectuel. Parfois, il était si profondément plongé dans ses pensées qu'il ne se rendait même pas compte qu'on s'adressait à lui.»

L'adolescence fut une période difficile pour Pandolfe. Peu populaire auprès des filles, il vendait les produits de la ferme au marché en plus d'accomplir ses corvées quotidiennes. Dès qu'il en eut la chance, il quitta le nid en quête d'une vie meilleure et ne revit jamais sa famille. «Il me parlait rarement de cette époque, confie Éloïse Bocquet, la belle-mère de Cendrillon. Je crois qu'il avait honte d'avoir vécu dans la pauvreté. Il ne l'a jamais avoué, mais il a probablement été obligé de mendier durant un certain

temps.» Lorsque Pandofle mentionnait sa famille à ses proches, il le faisait souvent de façon très négative :

— Je ne serais pas l'homme que je suis aujourd'hui si j'étais demeuré dans l'ombre de mes frères.

Les regrets n'avaient pas leur place dans sa vie. Chacune de ses actions l'avait conduit où il était, les bonnes comme les mauvaises. La seule chose qu'il eut un jour avoué regretter était d'avoir fermé les yeux sur les mauvais traitements dispensés à sa fille par sa seconde épouse.

Doux et réservé, rien ne laissait présager que Pandolfe Bocquet deviendrait un jour un féroce négociateur. Il expérimenta de nombreux métiers dans presque tous les territoires du duché de Savoie, période durant laquelle il élaborait une importante liste de contacts qui lui fut plus tard très précieuse. Il avait environ vingt ans lorsqu'il s'aventura dans le sud de la France. «Il s'était laissé dire qu'un commerçant cherchait des partenaires pour distribuer ses produits, explique Cendrillon. Je crois qu'à cette époque il ignorait qu'il avait trouvé sa voie.» Il économisait chaque denier qu'il acquérait pour s'offrir un cheval et une charrette. Il parcourut d'innombrables acres, puis décida d'étendre ses activités au Piémont, où il rencontra sa future femme.

Marie Fontaine naquit à Cumiana, dans l'ouest du Piémont. Sa mère ne survécut pas à l'accouchement et son père la confia à l'orphelinat. Elle ne sut jamais qui ils étaient. À l'âge de quatre ans, Marie fut adoptée par un couple de boulangers. La femme était incapable d'avoir des enfants et son mari lui avait suggéré l'adoption. Épicurien, l'homme s'attachait rapidement

à la fillette et lui transmet son amour des pâtisseries. «Ma mère aimait surtout l'odeur du pain frais, raconte Cendrillon. Cela lui rappelait son père.» Volontaire, la fille adoptive prit rapidement sa place dans la maison. À sept ans, elle était devenue une excellente boulangère. À l'adolescence, son corps se développa et elle devint très populaire auprès des jeunes hommes. Elle fit la rencontre d'un charpentier dont elle tomba éperdument amoureuse. Ils entretenirent une relation secrète durant plusieurs mois avant que Marie ose l'annoncer à son père. La réaction du boulanger dépassa tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle ne lui pardonna jamais d'avoir rejeté son prétendant.

Tout ce que nous savons a été puisé dans la mémoire de sa fille. En effet, il n'existe aucune documentation sur Marie Fontaine avant sa rencontre avec Pandolfe Bocquet. Cendrillon n'était encore qu'une enfant lorsque sa mère fut emportée par la maladie. Plusieurs de ses souvenirs proviennent de discussions qu'elle eut avec son père avant que celui-ci rejoigne sa première épouse dans le caveau familial. «Mon père ne parlait pas beaucoup de la vie qu'avait eue ma mère avant leur rencontre. Je crois que cela lui était tout simplement égal. Il préférerait toujours se tourner vers l'avenir.» C'est d'ailleurs ce qu'il fit pour se relever après la mort de sa femme.

Lors de mes entretiens avec Éloïse Bocquet, celle-ci se montra réticente à livrer ce qu'elle savait au sujet de la mère de Cendrillon. Pandolfe lui en avait parlé à plusieurs reprises et je savais qu'elle pourrait combler les trous laissés par sa belle-fille. «Je n'aimais pas vraiment qu'il me parle d'elle, avoue-t-elle franchement. Je sais que cela peut paraître stupide, mais j'avais l'impression de passer en deuxième, d'être un second choix.

Contrairement à ce qu'on a pu raconter sur moi, je n'ai jamais obligé Pandolfe à renier son premier amour. Et mes différends avec Cendrillon ne venaient pas du fait qu'elle était le fruit de la première union de mon mari. J'aurais tout simplement aimé avoir l'impression de compter autant que Marie Fontaine à ses yeux. Bien entendu, il faisait tout pour me le faire croire, mais je n'étais pas dupe. Il m'est arrivé quelquefois de le surprendre en tête à tête avec un petit portrait de sa défunte épouse, peint deux ou trois ans avant sa mort. Je ne pouvais supporter l'idée qu'elle continue de lui manquer alors que j'étais là, bien vivante et prête à réchauffer son lit.» Lors de nos conversations, l'animosité d'Éloïse Bocquet était encore palpable, même après toutes ces années. Consciente que mon travail était pour elle l'occasion de donner sa propre version des faits, elle s'efforçait cependant de collaborer et de répondre à mes questions. C'est d'ailleurs grâce à elle qu'il me fut possible de connaître avec précision les circonstances de la rencontre entre Pandolfe Bocquet et Marie Fontaine.

### ***Un début difficile***

Près d'un an s'écoula sans que Marie pardonne à son père d'avoir rembarré son prétendant. Le jeune charpentier, qui avait quitté Cumiana, ne redonna plus jamais de nouvelles. La mère adoptive de la malheureuse faisait de son mieux pour atténuer la tension entre sa fille et son époux, mais les dommages paraissaient à l'époque irréparables. La situation s'envenima encore davantage lorsque le boulanger décida qu'il trouverait lui-même un bon parti pour sa fille. Il avait fait la rencontre de Pandolfe Bocquet, avec qui il s'était immédiatement entendu. Le jeune homme n'était pas particulièrement beau et il se montrait un



peu trop timide, mais ses affaires étaient prospères. Avec lui, Marie ne manquerait de rien, ce que son père considérait comme le plus important.

Une première rencontre fut organisée et le jeune Bocquet se présenta à la résidence de son futur beau-père. Pour l'occasion, on avait contraint Marie à porter sa plus belle robe. Le premier contact se fit en présence des parents de la jeune fille et le résultat fut désolant. Pandolfe était excessivement nerveux et il ne cessait d'essayer son front. Dès qu'il s'adressait à Marie, celle-ci s'en tenait à des réponses courtes pour éviter d'engager la conversation. De plus en plus angoissé, son prétendant n'osait plus lui adresser la parole. La discussion se concentra donc entre le boulanger et le jeune Bocquet.

Après cet épisode, le père et la fille eurent une sévère dispute et l'homme éclata en larmes. «Ma mère disait que c'était la seule fois où elle avait vu son père pleurer, se rappelle Cendrillon. Elle avait compris à quel point elle comptait pour lui.» De sa propre initiative, Marie organisa une seconde rencontre avec Pandolfe. Elle voulait avant tout se réconcilier avec son père et elle se promettait de laisser une véritable chance au coureur.

La rencontre eut lieu sur la place du marché. Il avait été décidé que Pandolfe rejoindrait Marie avec sa charrette et qu'ils iraient passer la journée dans la campagne avoisinant la ville. La jeune fille cherchait avant tout à contenir la nervosité de son prétendant. Elle ne se faisait aucune illusion à son sujet, mais Pandolfe serait sans doute plus à l'aise dans son moyen de transport et surtout loin du boulanger. «Il n'a jamais été doué pour parler aux filles, explique Éloïse Bocquet. C'était autre chose en affaires. Pandolfe était un homme qui gagnait à être connu.

Lorsqu'il parvenait à calmer sa nervosité, il était tout à fait charmant... même s'il ne trouvait pas toujours les sujets les plus adéquats. Il a séduit sa première épouse en lui parlant de son commerce.» Cendrillon corrobore la version de sa belle-mère. «Ma mère a tout fait pour détendre mon père, même s'il ne lui plaisait pas du tout. Je crois qu'elle avait un peu pitié de lui. Elle ne l'aurait probablement jamais revu si elle ne l'avait pas interrogé sur son commerce.» C'était le sujet adéquat pour rendre à l'aise le jeune Bocquet. Même à ses débuts, il était passionné par son travail. Sa gêne se dissipait entièrement lorsqu'il décrivait de quelle façon il comptait développer sa clientèle et ses contacts. Ses anciens collaborateurs disaient de lui qu'il était dur en affaires, mais que sa droiture faisait de lui un partenaire fiable avec qui il était agréable de travailler à long terme.

Au fur et à mesure que Marie écoutait parler son prétendant, elle s'intéressait à ses voyages, aux gens qu'il avait rencontrés et même au détail de ses marchandises. Pandolfe lui apparaissait beaucoup plus intéressant que ce qu'elle avait cru au départ. À plusieurs reprises, il se rendit compte qu'il parlait beaucoup trop et s'en excusa. Marie l'invita à continuer. Plus tard, elle raconta nombre de fois à Cendrillon le fameux pique-nique où était né l'amour qu'elle portait à son époux. «Elle disait que mon père n'avait presque rien avalé. Il ne pouvait plus s'arrêter de parler. D'autres filles n'auraient jamais supporté qu'on s'intéresse si peu à leur propre histoire, mais ma mère était différente. Elle recherchait avant tout un homme qui pourrait lui ouvrir une fenêtre sur le monde. Elle admirait l'ardeur que mon père mettait dans son travail.» Marie Fontaine comprenait l'enthousiasme de Pandolfe. Il n'était pas aussi mignon que son charpentier, mais son zèle compensait amplement cet écart.

Respectant les bonnes mœurs, Pandolfe ramena Marie chez elle avant le coucher du soleil. Avant de partir, il rassembla son courage et demanda à la revoir le lendemain. « Il avait le souffle court, précise Éloïse. Cela n'a rien de surprenant. C'était exactement la même chose avec moi. » La fille du boulanger accepta et ils commencèrent à se fréquenter. La jeune Fontaine avait évidemment reçu l'approbation de son père.

### *Le mariage*

En tant que commerçant itinérant, Pandolfe ne pouvait demeurer très longtemps au même endroit. Il devait parfois se rendre complètement à l'ouest du duché de Savoie et effectuer de nombreux détours dans le sud de la France pour approvisionner ses marchandises. Il pouvait s'absenter durant plusieurs semaines avant de revenir vers sa promise qui habitait toujours chez ses parents adoptifs. Ces longues séparations leur permettaient de mettre leur amour fleurissant à l'épreuve. Au début, Marie ne comprenait pas pourquoi son prétendant ne lui envoyait aucune lettre. Tout devint clair lorsqu'il lui expliqua qu'il avait grandi sur une ferme et qu'il n'avait jamais appris à écrire. Pour Éloïse Bocquet, un mystère subsiste à ce sujet. « Il n'a jamais voulu me dire de quelle façon il avait appris à compter. Il était excellent. Je ne comprends pas pourquoi il ne s'est jamais donné la peine d'apprendre à lire et à écrire. C'était tout à fait grotesque pour quelqu'un de son rang social. »

Plus de seize mois s'écoulèrent avant que Pandolfe ait amassé une somme suffisante pour oser demander officiellement la main de Marie Fontaine à son père. Pour sa part, le boulanger avait mis de côté une dot raisonnable pour sa fille, comprenant

des linges, de la vaisselle, quelques bijoux et divers articles communs. Il était loin de se douter que tout cela reposerait au fond d'un entrepôt durant toute l'année à venir.

Marie et sa mère organisèrent une cérémonie sans artifices. Il y eut un malaise lorsque Pandolfe leur apprit qu'aucun membre de sa famille ne pourrait être présent. D'après le jeune Bocquet, la ferme nécessitait un entretien constant. «Il y avait déjà un bon moment qu'il n'était plus en contact avec sa famille et il n'avait invité personne au mariage, raconte Cendrillon. Mon père détournait parfois la vérité lorsque cela l'arrangeait... un peu comme j'ai demandé à Charles Perrault de le faire pour moi.» La cérémonie fut donc toute simple et Marie Fontaine, désormais connue sous le nom de Marie Bocquet, quitta le nid familial pour commencer une nouvelle vie.

## ***La vie commune***

Durant leur première année de vie commune, les nouveaux mariés n'eurent aucun domicile fixe. «Cette femme voulait voyager», me confia Éloïse Bocquet avec une pointe de dédain. Bien avant leur mariage, il avait été décidé que Marie accompagnerait Pandolfe dans ses voyages durant au moins une année entière. Ils y trouvaient chacun leur compte. La fille du boulanger souhaitait découvrir le monde et le jeune Bocquet économisait plus rapidement pour réinvestir son argent dans son entreprise en pleine croissance. Marie s'adapta sans problème à son nouveau mode de vie. Il lui arrivait même de donner des conseils à son époux. Un ancien partenaire d'affaires de Pandolfe Bocquet se souvient bien d'elle. «Marie avait surtout du flair pour jauger les gens. Elle le sentait immédiatement lorsqu'on

essayait de flouer Pandolfe. Il affirmait parfois que, sans elle, il n'aurait jamais réussi à s'établir aussi solidement.»

Au cours de cette première année, Marie proposa à quelques reprises de rendre visite aux parents de son époux. La nature douce de Pandolfe se refusait à lui dire non, mais au bout d'un moment il devint évident qu'il n'avait jamais eu l'intention d'y aller. Cet épineux sujet revint plus tard dans sa vie, lorsque Cendrillon voulut connaître ses grands-parents. Comme sa mère avant elle, la future princesse ne parvint jamais à convaincre son père.

Dans l'espoir de mieux comprendre la raison qui incita Pandolfe Bocquet à repousser de façon si catégorique sa famille, je me suis rendu sur la ferme où il a grandi. Le premier fils de son frère aîné y vit toujours avec sa famille. «Je n'ai jamais connu Pandolfe, déclara-t-il en arrachant sa longue pipe de sa bouche. Mon père disait qu'il était étrange. Un jour, il est parti et il n'a plus jamais donné de nouvelles. Je crois que ma tante Lucille l'a croisé une fois, à Utelle, il était avec une femme et une jeune fille.» Le fermier n'en savait pas davantage, sinon que son père disait parfois, souvent à Noël, qu'il aurait aimé que son frère soit là. Avant de quitter la ferme, j'appris à Lucas Bocquet que sa cousine n'était nulle autre que la célèbre Cendrillon. Mon commentaire le fit d'abord sourire, puis il comprit que j'étais sérieux. Il me posa quelques questions et me demanda son adresse au cas où il souhaiterait entrer en contact avec elle. Cendrillon ne reçut jamais de lettre de sa part. «Qu'aurions-nous à nous raconter? me dit-elle lorsque je la questionnai à ce sujet. Nos parents étaient encore des adolescents lorsqu'ils se sont vus pour la dernière

fois.» La princesse était tout de même intriguée et il lui arriva plus d'une fois de m'interroger sur Lucas Bocquet au cours de nos entretiens.

### ***L'entreprise***

L'achat d'une propriété n'était pas une priorité pour le couple Bocquet. Leur travail exigeait de voyager sans arrêt et Marie n'était pas emballée à l'idée de vivre éloignée de son époux. De plus, elle adorait sillonner les routes du duché de Savoie. Lorsqu'ils célébrèrent leur première année de mariage, ils décidèrent de ne rien changer à leur style de vie. Ils durent revoir leurs plans quelques mois plus tard lorsqu'ils découvrirent que Marie était enceinte. À partir de ce moment, tout s'enchaîna à une vitesse incroyable. Ils achetèrent une maison à Pecetto Torinese, près de la ville de Turin. L'acte d'achat est toujours dans les archives de la municipalité. La signature de Pandolfe Bocquet est cependant très différente de celle qu'on retrouve dans ses transactions commerciales, documents beaucoup plus récents. Antoine Laverne, ancien employé de Bocquet, est aujourd'hui propriétaire de l'entreprise. Il émet une hypothèse fort intéressante au sujet de la signature de son regretté patron. «La signature de monsieur Bocquet a évolué tout le long de sa vie. Dans les documents plus anciens, les caractères sont plus petits, sans amplitude. On remarque aussi une sorte de vibration dans les traits, ce qui dénote une certaine gêne dans l'écriture. N'oublions pas que Pandolfe Bocquet ne savait pas écrire. Il s'agissait pour lui d'un handicap important avant que son épouse lui enseigne à coucher son nom sur le papier. Il n'alla jamais plus loin dans l'apprentissage de l'écriture, mais avec les années sa main a gagné en assurance. Sa signature se raffermi et devint

peu à peu celle d'un véritable bourgeois. Il ne l'a jamais affirmé ouvertement, mais je crois qu'il en était très fier. Il y eut cependant un changement lorsque Éloïse Bocquet est entrée dans sa vie.» Antoine Laverne me présenta quelques documents signés par Pandolfe Bocquet avant la mort de Marie, puis un contrat rédigé environ une année après qu'il eut pris Éloïse en second mariage. «Une partie de son assurance s'était envolée, explique monsieur Laverne. Les lettres plus petites et moins prononcées parlent d'elles-mêmes.» Lorsque j'interrogeai la belle-mère de Cendrillon à ce sujet, elle se montra étonnamment émotive. «Je n'ai jamais voulu contrôler ou diminuer Pandolfe. J'ai toujours été une personne ferme et autoritaire. Ce n'est qu'après sa mort, en discutant avec ses amis, que j'ai compris à quel point il avait changé après m'avoir épousée. Je regrette de l'avoir contraint à plier face à moi. Honnêtement, ce n'était pas mon intention.»

Le ventre de Marie Bocquet grossissait rapidement et elle ne s'imaginait pas accoucher sans son époux à ses côtés. Ils réfléchirent ensemble à une solution, mais ce fut elle qui trouva l'idée qui allait changer leur vie. «Mon père n'avait pas honte de devoir une partie de son succès à ma mère, affirme Cendrillon. Il disait souvent que c'était elle qui l'avait mis sur la bonne voie et qu'il avait fait le reste du chemin. C'était une façon élégante de présenter les choses.» Pour Marie, il n'y avait qu'un seul moyen de continuer à prospérer tout en minimisant les voyages du futur père. Grâce à son important réseau de connaissances, Pandolfe devait s'associer avec quelques fournisseurs et s'assurer le monopole de leur distribution. Il obtiendrait ainsi des contrats stables qui lui permettraient d'engager des employés. L'idée était intéressante, mais sa réalisation demeurerait complexe. Si Pandolfe parvenait à décrocher les contrats nécessaires avec

deux ou trois fournisseurs, il lui faudrait rapidement assurer la distribution en engageant des employés. Le risque était élevé, car toutes ses économies seraient mises à contribution pour acheter le matériel de transport nécessaire et donner une première paie à ses hommes. Marie se montra d'un grand appui et parvint à convaincre son époux de se lancer dans cette aventure.

Un fabricant de tissus, qui éprouvait des difficultés à écouler ses marchandises, fut le premier à octroyer un contrat de distribution exclusif à Pandolfe. Pour économiser, celui-ci voulut se charger lui-même de la première livraison, mais sa femme le convainquit de s'en tenir au plan. Un employé devait se charger du transport, tandis que Bocquet poursuivait la recherche de contrats. Philippe Laverne fut le tout premier employé de Pandolfe. Tout le long de sa carrière, il se montra d'une fidélité indéfectible envers son employeur, même lorsqu'il connut quelques tensions avec Éloïse Bocquet. Lors de la lecture du testament de Pandolfe, son plus ancien employé découvrit qu'une telle loyauté pouvait s'avérer très payante. Il hérita de l'entreprise, qu'il légua plus tard à son fils, Antoine Laverne. Ce dernier avait lui aussi travaillé sous les ordres du premier propriétaire.

Tout était en place pour accueillir le bébé avant son arrivée. En quelques mois, l'entreprise de distribution de Pandolfe avait pris un essor fulgurant et il avait le loisir de rester auprès de sa femme. Le père en devenir demeurait tout de même inquiet pour l'avenir. «Ma mère m'a raconté qu'il craignait de ne pas être à la hauteur de son rôle de père», raconte Cendrillon. Si Pandolfe était devenu très à l'aise dans le monde du commerce, il en allait autrement dans sa vie privée. Il demeurait un homme



réservé et timide, ce qui était un problème à ses yeux. Il considérait ces traits de personnalité comme un handicap et il craignait de les transmettre à son enfant. Cendrillon se rappelle les efforts que mettait son père pour qu'elle socialise avec d'autres enfants. Il espérait qu'elle développerait ainsi des aptitudes qu'il n'avait jamais eues, peut-être en raison du fossé qui existait entre ses frères et lui. Pandolfe avait quitté très jeune la ferme de ses parents et il avait conservé une image négative de la vie familiale. Il était anxieux, car il voulait combler cet échec en fondant sa propre famille. Marie l'incitait à se faire confiance et il découvrit qu'avec sa femme à ses côtés il pouvait être un très bon père.